

NAISSANCE DE LA PSYCHOPHYSIQUE : FECHNER ET L'IMPOSSIBLE PHYSICALISME

François Félix

*Il y a une différence entre penser avec le
cerveau et regarder dans le cerveau de celui
qui pense.*

G. Th. Fechner

Singulier destin que celui de la psychophysique. Élaborée par G. T. Fechner entre 1850 et 1860, amplement accueillie les décennies suivantes dans l'aire germanophone, fût-ce parfois au prix de quelques aménagements, occise pourtant par Helmholtz, Hering, Delbœuf puis Bergson, qui l'un après l'autre ont éreinté sa loi fondatrice, déclarée nonobstant une question de première importance par les membres du Cercle de Vienne à la fin des années 1920, elle poursuit aujourd'hui son cours de façon ambivalente et largement clandestine. Tout d'abord, on lui reconnaît une importance historique pionnière : ainsi, selon Pascal Engel, la loi de Fechner illustre-t-elle plusieurs traits du type de lois qu'entendent formuler les psychologues, et a pour cela longtemps joué le rôle de paradigme : la psychologie expérimentale contemporaine en est sous ce rapport la directe héritière¹. En outre, alors même que les philosophes analytiques anglo-saxons ignorent tout ou presque de l'importance décisive qu'ont eue la philosophie et la psychologie allemande et autrichienne des années 1860-1930 dans la formulation et la critique des termes du problème qu'ils ont depuis annexé des rapports entre le corps et

1. *Philosophie et psychologie*, Paris, Gallimard, 1996, p. 149.

l'esprit², la psychophysique continue à être invoquée, quitte à ce que ce soit à contresens de son élaboration première.

Il est hors de doute en effet que les recherches depuis une trentaine d'années en neurosciences retrouvent l'intention de la « psychophysique interne » de Fechner. Et que les débats théoriques réinvestissent la plupart des catégories que celui-ci avait déjà discutées. Pour autant, ce *revival* est profondément paradoxal, parce que partiel seulement et résonnant à part de l'édifice fechnerien, sinon contre lui : oublié lui-même, mécompris en outre mais corrigé nonobstant, c'est presque toujours *a contrario* que Fechner apparaît comme un ancêtre... À ce point que la plus authentique postérité de la psychophysique, et plus encore de la position philosophique qui en sous-tend la pratique effective, pourrait bien consister aujourd'hui en le rôle de précieux garde-fou plutôt qu'en celui de modèle.

À la considérer dans son siècle, la psychophysique fechnerienne a d'abord été le recommencement d'une question initiée par Descartes et reprise par Leibniz et Spinoza, avant la révolution kantienne. C'est à ce contexte qu'elle doit tout d'abord être rapportée, qui permet seul d'en retrouver le véritable chemin, d'en mesurer le caractère original et de jauger la réponse neuve qu'elle entendait être à cette question dont elle héritait, que pourrait utilement méditer notre temps. Une nouveauté qui ne tient pas uniquement au traitement scientifique qu'elle a appliqué à cette problématique des rapports entre « l'âme » et « le corps », mais aussi bien à l'édifice philosophique sur lequel repose sa mise en œuvre. En inventant la psychophysique, Fechner en effet aborde cette relation autrement qu'en les termes de substance qui en avaient marqué l'approche par la métaphysique moderne, et rompt de même avec la catégorie de l'essence comme avec la différence kantienne entre la chose en soi et son phénomène, pour aboutir à un phénoménalisme au moins méthodologique qui lui permet de prévenir la position naïve dominante aujourd'hui dans le champ des neurosciences et le gros de la philosophie de l'esprit. Une position dominante dont il a averti de la métaphysique rudimentaire, en même temps qu'il a anticipé plusieurs des critiques

2. Michael Heidelberger dans son article « Les racines de la théorie de l'identité de Feigl dans la philosophie et dans la psychophysiologie du XIX^e siècle », in Bernard Andrieu (éd.), *Herbert Feigl. De la physique au mental*, Paris, Vrin, 2006, pp. 71-103 (ici pp. 71-73) rappelle utilement que faire remonter le problème corps/esprit aux années cinquante – c'est-à-dire aux articles de Feigl en Amérique et de Place et Smart en Australie – n'a de pertinence qu'aux États-Unis...

adressées à celle-ci au siècle dernier puis aujourd'hui, où quelques voix tentent à leur tour de se faire entendre dans l'assourdissante fanfare du positivisme naturaliste.



La parution en 1860 des deux tomes des *Elemente der Psychophysik* de Gustav Theodor Fechner est communément retenue pour l'événement fondateur de la psychologie en tant que discipline scientifique. Même si celle-ci doit à Wundt, instigateur en 1879 du fameux Laboratoire de psychologie expérimentale, ses programmes déterminés de recherche, sa systématisation ainsi que sa position institutionnelle et académique, c'est bel et bien Fechner qui, après des premiers commencements chez Ernst Weber, l'aura établie comme susceptible de formuler une loi exprimée mathématiquement et fondée sur des procédures expérimentales, scientifiques de plein droit. Au reste, William James, ardent propagateur de la psychologie expérimentale en Amérique (où il a ouvert dès 1876 un laboratoire de psychophysique, ce qu'on oublie parfois) répétera en 1908 encore le caractère fondateur de ces volumes au retentissement considérable³.

Fechner formule d'entrée de jeu ce que recouvre le nom de psychophysique :

Par *psychophysique*, il faut entendre ici une théorie exacte des relations fonctionnelles ou de dépendance entre le corps (*Körper*) et l'âme (*Seele*), ou plus généralement entre le monde corporel et mental (*geistiger*), physique et psychique (*psychischer*).⁴

Saute immédiatement aux yeux l'indétermination relative des termes désignant ce que relie ces relations fonctionnelles. Mais plutôt que de parler d'imprécision conceptuelle, ou d'y déceler trop vite une opération

3. Texte tiré de *Philosophie de l'expérience*, Paris, Flammarion, 1910, réimpr. « Fechner » (trad. E. Lebrun & M. Paris), in *Anatomie comparée des anges* et autres textes, Paris, Editions de l'Éclat, 1997, pp. 78-79.

4. « *Unter Psychophysik soll hier eine exacte Lehre von den functionellen oder Abhängigkeitsbeziehungen zwischen Körper und Seele, allgemeiner zwischen körperlicher und geistiger physischer und psychischer Welt verstanden werden* », *Elemente der Psychophysik*, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1860, Tome I, p. 8 (désormais *Elemente I*), dont nous conservons l'orthographe et la ponctuation. Il n'existe pas de traduction française de ce texte fondateur. On trouve une version électronique de l'édition de 1860 disponible à l'adresse : <http://books.google.com/books?vid=BCUL1094934275>

de réduction, spontanée ou non, il faut voir pensons-nous dans cette indifférence entre corporel et physique, et plus encore entre âme, mental et psychique, *Seele, geistig et psychisch*, l'indice principal de la méthode de Fechner en même temps que la signature de sa position théorique elle-même. Car il ajoute sans attendre :

Nous rangeons en général sous le domaine de l'esprit (*Geistigen*), du psychique (*Psychischen*), de l'âme (*der Seele*) ce qui est saisissable par la perception interne ou ce qu'on en peut abstraire, et sous le domaine corporel (*körperlich*), du corps propre (*leiblich*), du physique (*Physisch*), du matériel (*Materiell*) ce qui est saisissable par la perception extérieure ou ce qu'on en peut abstraire.⁵

En d'autres termes, ces appellations désignent uniment les « domaines du monde des phénomènes » ou manifestations (*die Gebiete der Erscheinungswelt*). Elles recouvrent de la sorte le champ entier du perceptible ; car *tertium non datur* : « âme » et « corps » résument la totalité de l'expérience possible, selon ses deux modes « interne » et « externe ». De là cette indifférence lexicale relevée plus haut : rien *dans l'expérience* ou rien *de* cette expérience ne permet d'opérer une distinction entre l'âme, l'esprit, le psychique – entre ce qui serait *seelig, geistig* ou *psychisch*. Aucune propriété distinctive ne s'y indique qui permettrait de s'assurer empiriquement, à même la « perception interne », d'une différence entre eux : il n'est question que d'être donné « intérieurement ». Et il en va de même pour ce qui est saisi de façon « externe », où l'on voit Fechner reconduire l'équivalence usuelle entre corporel, physique et matériel (ignorant, à tout le moins à ce stade, la particularité gnoséologique que le siècle avait pu auparavant attribuer au *Leib*, le corps propre). En quoi il se montre fidèle aux réquisits de son projet d'une psychologie expérimentale : il s'agit d'accorder tout à l'expérience, et le moins possible aux catégories de la philosophie.

« Âme » et « corps », « psychique » et « physique » ressortissent donc à la manifestation. Le corps, « mon » corps, est ce que je perçois par mes sens, l'âme ce que je perçois par intuition interne – au sens kantien – comme étant moi-même. Plus encore : ils sont deux points de vue différents sur une même réalité : « Ce qui t'apparaît du point de vue interne comme ton esprit (*Geist*), cet esprit que tu es toi-même, écrit

5. *Elemente I*, p. 8.

en effet Fechner, apparaît du point de vue externe comme le support de cet esprit. Apparaît là quelque chose de tout à fait différent ; mais le point de vue est aussi tout à fait différent : là, intérieur, ici, extérieur »⁶. Autrement dit, lorsque je me saisis moi-même de façon interne, je m'appréhende comme un esprit conscient de soi, et lorsque je m'aperçois dans un miroir ou que quelqu'un d'autre me voit, j'apparais en tant que corps matériel.

« Physique » et « psychique », pour employer les mots que Fechner a choisis pour nommer cette discipline qu'il inventait, sont ainsi tout à la fois des phénomènes et des points de vue – les deux seuls possibles. Ils constituent ensemble la réalité. Laquelle réalité nous advient ainsi soit physiquement *et* comme corps, soit psychiquement *et* comme âme ou esprit : « en tant que » et « sous l'angle de ». Des points de vue et des phénomènes gnoséologiquement impossibles, exclusifs l'un de l'autre, qui ne peuvent se produire ensemble : « Personne ne peut se trouver devant la même chose en même temps extérieurement et intérieurement », écrit Fechner⁷. Pour autant, modes alternatifs ou alternés de la réalité telle qu'elle nous échoit, ils ne consistent pas par eux-mêmes et en eux-mêmes : « ils ne diffèrent pas en leur fondement ou leur essence (« *im letzten Grund und Wesen* »), mais seulement selon le point de vue sous lequel on les conçoit ou les observe », énonçait déjà en 1851 l'ouvrage *Zend-Avesta*, à bien des égards préparatoire⁸. La distinction entre corps et âme, et finalement entre cerveau et esprit (ou neuronal et mental, pour user des termes d'aujourd'hui) est la conséquence de la structure duale de l'expérience directe qu'il est possible d'avoir d'une entité vivante⁹, elle n'a pas de fondation ontologique : corps et âme ne sont aucunement des substances – le premier pas de la psychophysique se sera fait en rupture avec l'une des catégories majeures de la métaphysique classique, et Fechner aura inauguré la critique phénoménaliste du concept de substance. Dès lors, c'est aussi bien le dualisme habituel que

6. *Ibid.*, p. 4.

7. *Ibid.*

8. *Zend-Avesta, oder über die Dinge des Himmels und des Jenseits von Standpunkt der Naturbetrachtung*, Leipzig, L. Voss, 1922^{5e} éd., 2 t. – ici : t. 2, p. 135. Paru près de dix ans avant les *Elemente*, cet ouvrage constitue le traité de philosophie naturelle de Fechner, et le soubassement philosophique de sa psychophysique. Il faut donc fréquemment s'y référer pour bien entendre ces *Elemente*.

9. Isabelle Dupéron, *G. T. Fechner. Le parallélisme psychophysiologique*, Paris, Puf, "Philosophies", 2000, p. 20.

le matérialisme qui en dérive (volontiers pourtant invoqué pour caractériser sa position) que Fechner récuse, au reste explicitement¹⁰. Du même coup, le « parallélisme psychophysique » – l’expression demandera à être précisée – qu’il va promouvoir et qui, sous différentes formes, connaîtra à sa suite une fortune importante, échappe d’emblée chez lui au reproche de « réification séparée » régulièrement adressé à son encontre.

On peut formuler cela différemment : tout objectives que soient les fins qu’il assigne à la psychophysique – car c’est bien à une loi mathématiquement formulée du rapport entre l’énergie d’un stimulus et l’intensité de la sensation produite par ce stimulus qu’elle doit parvenir, et ce selon des procédures expérimentales réglées –, Fechner ne reconduit pas pour autant le réalisme substantialiste traditionnel, qui est aussi celui du sens commun. La réalité chez lui n’est pas proposée indépendamment des modalités par lesquelles nous y accédons : c’est même selon et en tant que ces modes d’accès seulement qu’il la présente, et qu’elle a effectivement lieu. Il n’est pas interdit, croyons-nous, de repérer là un sillage kantien – pensons au contexte général qui pouvait être celui de Fechner, né en 1801 –, non certes en tant que reprise directe des dispositions du transcendentalisme, mais en tant que souci critique. Une prise en compte des conditions de la connaissance comme prudence gnoséologique minimale, dont l’oubli voire la mésestime ont pu précisément conduire à quelques-unes des apories que l’on constate du côté des lointains héritiers de la tentative psychophysique.

Mais encore, Kant ne se réduit pas dans le texte fechnerien à cette figure tutélaire un peu lointaine et anonyme de la conscience épistémologique. Il représente aussi un parti auquel Fechner se défend d’appartenir. On lit en effet dès le début des *Elemente* que

Toutes les discussions et recherches de la psychophysique se rapportent purement à l’aspect sous lequel apparaît le monde corporel ou mental, à ce qui apparaît immédiatement soit via la perception interne soit via la perception externe [...], bref, au physique au sens de la physique et de la chimie, au psychique au sens de la psychologie empirique (*Erfahrungsseelenlehre*), sans que l’on soit aucunement ramené à l’essence du corps et de l’âme derrière le monde phénoménal au sens de la métaphysique.¹¹

10. On lit ainsi à la p. 9 des *Elemente* que la querelle du matérialisme et de l’idéalisme est étrangère et indifférente à la psychophysique.

11. *Ibid.*, p. 8.

Il ne semble pas que la précaution ne soit ici que méthodologique : Fechner ne se contente pas de rappeler qu'il ne saurait y avoir de science de ce qui n'apparaît pas d'une façon ou d'une autre. C'est un coup double, bien plutôt, qu'il veut faire : d'une part, il entend de cette façon prendre toute distance d'avec les compréhensions essentialistes admettant une différence de degré entre une chose et ses apparences inessentielles – et le mot « métaphysique » qu'il emploie dans cet extrait est à prendre dans son acception la plus élargie (n'oublions pas que les *Elemente* sont explicitement destinés aux savants, aux physiologistes, et non à des philosophes de métier) ; mais c'est tout aussi bien avec la chose en soi kantienne qu'il débat, pour s'en défaire. On le devine plutôt qu'on ne peut le lire franchement dans ces lignes citées, et du reste le nom de Kant n'apparaît pas une seule fois dans les *Elemente*. Mais cette impression se voit confirmée par un passage de l'ouvrage que Fechner publiera une année plus tard, en 1861, *Über die Seelenfrage*, où l'on trouve une opposition faite entre deux cheminements de pensée, l'un conduisant « à Hadès », et l'autre « à la lumière ». La première de ces voies consiste à affirmer que

par-delà les impressions des choses que nous avons dans notre propre conscience, au-delà de notre sensation, de notre sentiment, de notre pensée, de notre volonté et de notre imagination poétique il y a une "chose en soi" obscure et inconnaisable, ou une multitude de telles choses en soi, qui engendrent dans la conscience les impressions sensorielles des choses [...], et qui sont pourtant complètement différentes des représentations que nous avons d'elles.¹²

Sans doute l'exposé n'est-il pas d'une exactitude technique très soutenue ; pour autant, l'expression même de « chose en soi » et celle de « représentation » à laquelle elle est directement opposée proviennent assurément de la tradition kantienne, où elles forment un couple fondamental. C'est bien Kant ou le kantisme qui représente la mauvaise voie ici, en tant qu'il poursuit à sa façon dans l'impasse de l'ancienne métaphysique en maintenant une distinction entre la réalité et ses manifestations à la faveur de sa chose en soi, laquelle, assure Fechner, « n'a en fait

12. *Über die Seelenfrage. Ein Gang durch die sichtbar[e] Welt, um die Unsichtbare zu finden*, Leipzig, Amelang, 1861, p. 201, trad. Isabelle Dupéron, *op. cit.*, p. 24.

aucun fondement dans l'expérience »¹³. Alors que la voie opposée, lumineuse – la sienne –, consiste pour Fechner à ne jamais quitter le champ de l'expérience en général, quitte à inférer à partir d'elle l'existence d'une conscience universelle qu'il nommera Âme du monde. Alors, s'il lui arrive de continuer à employer le langage de la substance nonobstant ses propres avertissements, c'est, ainsi que le fait remarquer Isabelle Dupéron, pour assigner un support à tous les phénomènes, puisqu'il a fait des deux modes de phénoménalisation, l'interne – l'esprit – et l'externe – le corps – des manifestations différentes d'une *même* réalité. Il est nécessaire donc de garder un indice de cette réalité, de cette différence entre ce qui se manifeste et sa manifestation, même si ce substrat commun aux deux modes de phénoménalisation n'est rien de plus que sa double apparition – il n'y pas chez Fechner de fondement neutre et inconnaisable consistant derrière ses attributs, comme chez Spinoza –, même si ce qui se manifeste n'est rien d'*autre* que ses manifestations, et qu'il n'y ait donc pas de sens pour Fechner à se poser la question de ce que peut être le réel en deçà de celles-ci, ou à part elles. Ce substrat est théorique, et Fechner ne le maintient que pour des raisons de méthode. Le langage substantialiste qu'il continue de tenir à l'endroit du réel n'engage rien *en réalité* – on a pu ainsi parler d'une réduction phénoménaliste chez lui de la notion de substance¹⁴. S'il est loisible de soutenir que Fechner a retenu de l'impulsion kantienne la précaution gnoséologique et une « sagesse du phénomène » consistant à ne rien prétendre au-delà du champ de l'expérience *stricto sensu*¹⁵, on dira qu'il a au nom de l'empirie poussé cette sagesse au-delà de la prescription kantienne, en repoussant ce qui lui en paraissait voisiner de trop près encore la métaphysique. C'est donc une position philosophique – ontologique – explicite et lésée d'une vraie détermination épistémologique que celle de la psychophysique à son commencement, avant que les *Elemente* ne passent à leur versant expérimental, de très loin le plus développé et le plus célèbre de l'ouvrage.

13. *Ibid.*, p. 202.

14. Michael Heidelberger, « Les racines de la théorie de l'identité de Feigl dans la philosophie et dans la psychophysologie du XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 79.

15. Le cadre de cette étude ne permet pas de suivre la piste d'une influence possible de la « philosophie naturelle » de Goethe dans la pensée de Fechner, en sus de celle de Schelling, plus vite réparable.

Ainsi qu'il l'a annoncé d'entrée, le propos de ses recherches consiste pour Fechner à établir une théorie des relations entre le mode physique et le mode mental d'apparition du réel. Ou, ainsi qu'il le reformule dès après ses premières considérations, la psychophysique entend « répondre exactement » à la question de savoir ce qui « va de pair dans le monde corporel et le monde mental (*geistiger*) », « selon quelles lois leurs changements s'ensuivent les uns des autres ou vont ensemble »¹⁶. C'est donc une relation fonctionnelle (*ein funktionelles Verhältnis*) entre physique et psychique qu'il s'agit d'établir. Et là, Fechner s'empresse de préciser que la direction de cette relation est indifférente : l'on peut tout aussi bien considérer le psychique comme fonction du physique que le contraire¹⁷ ; il est autant justifié de parler d'une dépendance de l'événement psychique à l'endroit d'un événement physique – et donc cérébral lorsqu'il sera question de psychophysique interne –, que de parler de dépendance du physique à l'endroit du psychique¹⁸. La raison pour laquelle Fechner choisit de présenter cette relation depuis le physique, et de considérer donc l'événement psychique comme se produisant en fonction de l'événement physique, est uniquement méthodologique : il s'agit de faire dépendre ce qui est le moins directement susceptible d'être l'objet d'une mesure (*Mass*) de ce qui peut le plus directement l'être, c'est-à-dire le physique. Lequel en effet, écrit Fechner, est immédiatement accessible à la mesure, alors que le psychique ne le sera qu'indirectement, soit relativement au physique¹⁹. Le processus expérimental et le souci d'une présentation positive auront donc seuls établi un ordre dans une relation qui ne le comprend pas par nature. L'auteur des *Elemente* est à nouveau parfaitement conséquent : de même que son déni de la substantialité de l'âme lui interdisait de reconduire la prééminence que la métaphysique classique, et tout particulièrement Descartes, accordait à cette âme sur le corps, de même ne saurait-il considérer, à l'inverse, une prévalence du corps, du physique – puis en fin de compte du cérébral – sur le psychique. Le statut égal qu'il reconnaît à ce qu'il détermine comme les seuls ordres de phénomènes ou modes d'apparition possibles interdit toute subordination réelle entre eux, dont toute la nature est

16. *Elemente I*, p. 9.

17. *Ibid.*

18. « [...] jede Veranderliche beliebig als Funktion der anderen angesehen werden kann, und dieselbe in ihren Veränderungen von sich abhängig hat », *ibid.*

19. *Ibid.*

d'être des points de vue, équivalents si distingués. On pourrait du reste avancer que cette préférence méthodologique opérée par la discipline psychophysique, qui a pu donner cette fausse impression d'une détermination univoque naturelle du psychique par le physique, est à sa façon contrebalancée par le panpsychisme affirmé de Fechner dans sa philosophie cosmologique, établi par extension analogique de son « parallélisme » à l'ensemble de la nature et que l'on n'imagine guère motivé par le souci d'une ontologie matérialiste. Cassirer, du reste, l'avait bien senti, qui écrivait que le dessein philosophique de Fechner, en particulier dans *Nanna* où se trouve exposé ce panpsychisme, visait pour l'essentiel à s'attaquer aux racines de la conception mécaniste du monde²⁰. Le matérialisme fréquemment relevé des *Elemente* n'est donc que de méthode, pouvant valoir comme une maxime de recherche²¹ orientée à partir d'une disposition à l'expérimentation ; il ne s'agit aucunement d'une position générale, que disqualifie sa nature naïvement métaphysique aux yeux de Fechner. Encore une fois, parler d'influence du corps sur l'esprit revient selon lui à opérer un changement de perspective, un passage du point de vue externe au point de vue interne sur le même individu vivant²², non à produire une généalogie réelle. Prétendre tirer sa psychophysique du côté d'un matérialisme, réductionniste ou non, est irrelevant²³ : « Des raisons matérialistes à une telle préséance n'entrent pas en discussion et n'ont aucune pertinence pour la psychophysique »²⁴, écrit-il du reste nettement.

Le corps et l'âme vont donc de pair (*gehen mit einander*) : « à une modification de l'un correspond (*correspondirt*) une modification de l'autre »²⁵. Pourquoi ? Afin d'en rendre compte, Fechner reprend l'exem-

20. *Logique des sciences de la culture* (trad. J. Carro & J. Gaubert), Paris, Cerf, 1991, p. 129. Je dois le rappel de cette référence à Carole Maigné.

21. Michael Heidelberger, *loc. cit.*

22. Isabelle Dupéron, *op. cit.*, p. 37.

23. Y compris lorsque l'on veut voir dans le fonctionnalisme contemporain l'héritier du panpsychisme Fechnerien qui, étendant à la nature entière – y compris inanimée – cette correspondance entre des processus physiques et des processus psychiques, doit admettre l'existence d'une dimension psychique autre que l'expérience interne humaine, et donc que le psychique peut être réalisé dans un autre système matériel que celui qui le corrèle au système nerveux (M. Heidelberger, *op. cit.*, p. 80) : rien dans une telle redistribution ne vient étayer un primat effectif du « physique ».

24. *Elemente I*, p. 9.

25. « *Der Aenderung in Einem correspondirt eine Aenderung in Anderen* », *Elemente I*, p. 5.

ple célèbre donné par Leibniz des deux horloges : deux horloges fixées sur le même support ajustent leurs mouvements grâce à cet arrimage commun (si du moins elles ne diffèrent pas trop l'une de l'autre) : c'est là la thèse dualiste habituelle, classique, du rapport entre le corps et l'âme, où l'un et l'autre consistent substantiellement chacun et à part. Mais il se peut aussi que quelqu'un pousse les aiguilles des deux horloges de telle façon qu'elles se meuvent toujours en harmonie l'une avec l'autre : c'est là la thèse occasionaliste (*occasionalistische*), selon laquelle Dieu crée les changements de l'esprit correspondant aux modifications corporelles et réciproquement dans une harmonie constante. Mais ces horloges peuvent encore être d'emblée si parfaitement agencées qu'elles vont d'elles-mêmes toujours exactement de pair, sans avoir besoin d'aucune aide ni coup de pouce. Tel est le point de vue de l'harmonie préétablie (entre l'âme et le corps) de Leibniz lui-même. Mais, écrit Fechner, Leibniz a oublié une autre possibilité encore ; une possibilité qui est sans doute en outre la plus simple : les deux horloges peuvent également aller de pair et ne jamais diverger l'une de l'autre parce qu'elles ne sont pas deux horloges différentes. On fait ainsi l'économie du support commun, du coup de main constant et du caractère artificiel du dispositif de départ. De la sorte, ce qui apparaît à l'observateur extérieur comme une horloge organique, pourvue d'un mécanisme d'entraînement et d'un mouvement de rouages et de leviers organiques ou comme sa partie la plus importante et la plus essentielle, apparaît de l'intérieur à cette horloge elle-même de façon bien différente comme son propre esprit, avec le mouvement des impressions, des désirs et des pensées²⁶.

Le mouvement conjoint du corps et de l'âme, du physique et du psychique, s'explique donc par le fait qu'ils ne sont pas deux choses distinctes, mais deux aspects distingués d'une seule chose, laquelle pourtant ne consiste pas à part ces deux aspects. « Physique » et « psychique » ne sont pas deux ordres de processus effectivement différents, mais deux manifestations d'une même série d'événements : « ce sont les mêmes processus (*Prozesse*), qui d'un côté peuvent être conçus comme corporels, organiques, et de l'autre comme mentaux, psychiques », dit encore *Zend-Avesta*²⁷. Fechner de la sorte s'économise la difficulté habituelle du

26. *Ibid.*

27. *Op. cit.*, pp. 134-135. Une position qui suffit à interdire chez Fechner un physicalisme méthodologique visant à une réduction épistémique du langage de la psychologie au langage de la physique tel qu'on le trouve proposé par le Carnap « deuxième ma-

dualisme, consistant à savoir comment faire communiquer ou interagir deux substances distinctes et de nature différente (l'une matérielle et étendue, l'autre immatérielle et inétendue), en même temps qu'il évite par avance, on l'a entrevu, les embarras du matérialisme comme de la thèse réductionniste en ses différentes déclinaisons faisant du psychique un effet du physique voire rien d'autre que ce physique lui-même, où l'esprit se trouve résumé au cerveau. Les différentes formes d'éliminativisme, particulièrement, qu'offre dans le sillage du béhaviorisme et de Quine le catalogue des curiosités de la philosophie de l'esprit de nos jours²⁸ ne seraient que des monstres philosophiques aux yeux de Fechner, tant une telle élimination du mental au profit du seul neuronal reviendrait pour lui à se priver de la moitié de la réalité telle qu'elle nous échoit afin de la connaître de plus près... Un peu comme si l'on se crevait un œil pour mieux voir, avant de déclarer illusoire la vision binoculaire ! Et on dira de même des efforts consistant à rechercher des propriétés mentales dans la matière neurale devenue la réalité entière ou son substrat intégral, une fois gentiment confondus les plans ontologique et épistémologique. Du reste, Fechner avait anticipé cette méprise lorsqu'il comparait le cerveau (*Gehirn*) à une horloge morte qui ne perçoit rien d'interne en dépit du point de vue extrêmement favorisé que constitue la coïncidence avec elle-même²⁹. Le « physique » en tant que tel n'a pas d'accès à lui-même, et c'est manquer la réalité vivante et les conditions de l'expérience que de vouloir dériver un point de vue d'un autre ou le générer à partir de cet autre pour l'exposer dans la seule perspective de celui-ci lors même qu'il ne peut justement jamais s'y présenter. Insister dans cette impasse conduira forcément certains à déclarer inexistant ce que l'on cherchait au mauvais endroit.

Cette idée d'une correspondance étroite entre la face interne et la face externe d'un être vivant a reçu le nom bien connu de *parallélisme psychophysique* : les processus physico-chimiques au sein de l'organisme corporel correspondent de façon biunivoque aux processus psychiques

nière », par exemple.

28. Jusqu'à la caricature que constitue la neurophilosophie de Patricia et Paul Churchland. (Cf. Bernard Andrieu, *La neurophilosophie*, Paris, Puf, "Que Sais-Je?", 1998/2007).

29. « (...) und so sieht eine todte Uhr trotz eben so günstigen Standpunctes der Coincidenz mit sich selbst wie ein Gehirn nichts von Innen; sie ist nur für die äussere Erscheinung da », *Elemente I*, p. 6.

de l'esprit. Pour autant, l'expression elle-même de « parallélisme psychophysique » ne se trouve pas une seule fois dans les *Elemente*, et il faut remonter à 1851 et à *Zend-Avesta* pour voir Fechner parler d'un « parallélisme du corporel et du spirituel »³⁰, rapproché de la thèse leibnizienne. Une absence parlante croyons-nous, tant cette expression prêtait à ce qu'on y entendît une hétérogénéité réelle entre ce que relie la relation fonctionnelle, et que Fechner fût ramené au dualisme en dépit de tous ses efforts. Plus d'un s'y sera du reste trompé, avec de lourdes conséquences³¹. Une compréhension erronée qui aborde cette correspondance entre physique et psychique en termes d'*interaction*, postulant entre eux un lien causal que Fechner a pourtant soigneusement dénié, qui écrivait dans *Zend-Avesta* que ce parallélisme selon lequel « quand quelque chose se produit dans l'esprit, quelque chose de correspondant se produit dans le corps » (la formule est reprise identique dans les *Elemente*), a lieu « sans que l'on puisse dire que l'un des deux est la cause de l'autre »³². L'esprit et le corps n'étant que des modes de phénoménalisation d'une même réalité – ou, si l'on préfère, étant définis chacun dans les termes d'une perspective où quelque chose est donné³³ – ils ne peuvent se causer l'un l'autre; le croire revient précisément à confondre ces perspectives. S'il y a bien un système causal chez Fechner, c'est celui qui lie la succession des événements corporels d'un côté, et celle des événements psychiques de l'autre, mais non une quelconque interaction de ces séries entre elles. Ce qui ne revient pas à dire qu'il s'agit là de deux systèmes de causalité différents: ainsi que la position entière de Fechner permet de le prévoir, « il n'existe qu'un seul système causal qui agit de façon continue dans une seule chose, mais selon deux modes, ou plutôt deux points de vue »³⁴. La question causale ne sera donc pas celle de l'influence – mutuelle ou non – de deux réalités l'une sur l'autre, mais celle de la production

30. « *Der Parallelismus im Ablauf des körperlichen und Geistigen* », *op. cit.*, t. 2, p. 152.

31. Ainsi particulièrement Bertrand Russell, lequel déclare dans son *Analysis of Mind* de 1921 que le parallélisme psychophysique ne se distingue guère du dualisme cartésien... Une méprise qui selon Michael Heidelberger (*op. cit.*, p. 76, n. 2) expliquerait la mécompréhension courante aujourd'hui encore du parallélisme dans l'aire anglo-saxonne (chez Armstrong, J. Heil, Bieri et d'autres encore).

32. « *Wenn etwas im Geiste geht, geht etwas correspondierend im Leibe, ohne dass man sagen kann, eins habe das andre hervorgerufen* », *op. cit.*, t. 2, p. 152.

33. Michael Heidelberger, *op. cit.*, p. 78.

34. *Zend-Avesta*, *loc. cit.*

des phénomènes les uns par les autres selon leur perspective distinctive. Ce qui implique deux conséquences au moins. D'une part une disqualification à nouveau de tout réductionnisme affirmant la causation de l'esprit par le corps, du psychique par le physique : « Le processus mental (*geistig*) en l'homme ne saurait consister intégralement dans la relation avec le cerveau et les nerfs », écrit ainsi sans ambages *Zend-Avesta*³⁵. Et d'autre part le postulat d'une causalité psychique (ou mentale), intimant notamment que l'on recherche sur un plan proprement psychique les origines des perturbations psychiques plutôt que de considérer celles-ci comme la conséquence d'altérations du fonctionnement cérébral³⁶. Une explication de nature psychodynamique des mouvements de la *psychè* et un postulat général qui ne seront pas sans effets sur Freud et le courant psychanalytique.

Ainsi, comme le formule Isabelle Dupéron, l'influence sur moi d'une chose extérieure (la personne à laquelle je souris après l'avoir aperçue) ne signifie pas qu'un corps a agi sur mon esprit ; cela veut simplement dire que ce qui est, du point de vue externe, modification de mon corps, est perçu de façon interne comme un changement mental ; et puisque cette perception consciente ne saurait être considérée comme étant sans cause, on dira que c'est l'événement physique qui est la cause de l'événement mental. Mais en réalité la causation n'est que celle d'un objet corporel sur mon corps ; parler d'une influence du corps sur l'esprit revient uniquement à avoir changé de point de vue, à être passé d'un mode de manifestation du réel à l'autre. À l'inverse, la décision de mouvoir mon corps dans le but de réaliser une fin que je me suis fixée ne signifie pas que l'esprit exerce une action réelle sur le corps au moyen d'une influence transitive via un point de contact de l'un à l'autre, contraignant le corps à « obéir » à cette décision de mon âme³⁷. Spontanée, cette façon de dire signale simplement, là encore, qu'un changement de perspective s'est fait « pour ainsi dire de lui-même »³⁸, et que ce qui initialement était envisagé comme une autodétermination, un choix libre de l'esprit, apparaît ensuite, d'un point de vue externe, comme une autodétermination du corps à produire un certain mouvement, lequel est la manifestation

35. *Ibid.*, p. 134.

36. Isabelle Dupéron, *op. cit.*, p. 32.

37. *Ibid.*, pp. 36-38.

38. « ...so zu sagen von selbst », *Zend-Avesta, op. cit.*, t. 2, p. 156.

externe de cette initiative interne. Aucune préséance ou hiérarchie n'en peut donc être conclue.

De la sorte, le parallélisme psychophysique de Fechner serait un peu plus que simplement heuristique – pour reprendre la caractérisation que lui donneront Schlick et Carnap. Au postulat empirique d'une corrélation continue entre les phénomènes psychiques et physiques, destiné à servir de règle méthodologique pour l'investigation du rapport entre le corps et l'esprit mais ne présupposant rien concernant la nature de l'un comme de l'autre et neutre encore quant au caractère causal ou non de cette relation, Fechner a arrimé une version plus forte du parallélisme. Une version qui prend pour sa part position sur la nature de la relation, spécifiée comme étant non-causale (ce qui récusé donc tout interactionnisme), en même temps qu'elle définit le psychique et le physique comme deux aspects différents d'une seule et même réalité, ce qui permet de caractériser la position fechnerienne comme étant une théorie du « double aspect », ou de la « double perspective »³⁹. La relation fonctionnelle dont traiterait la discipline psychophysique se trouvait donc dotée d'une détermination philosophique plus soutenue. De surcroît, Fechner caractérise dans les *Elemente* sa position de « point de vue de l'identité » du corps et de l'esprit⁴⁰, lesquels sont, pour reprendre cette métaphore célèbre, comme les deux faces de la même pièce de monnaie. Si la causalité se trouve bien dans le monde, psychique aussi bien que physique, elle ne peut se trouver *entre* le psychique et le physique, qui, phénoménaux l'un et l'autre, ne sont que deux aspects distingués d'une réalité unique, et vont donc mutuellement de pair à chacune de ses modifications.

Il importe d'entendre comme elle le requiert cette théorie de l'identité, souvent comprise de travers : à aucun moment Fechner ne fait le moindre pas en direction d'une identification du psychique et du physique. Il se distancie au contraire nettement de ce qu'il dénonce dès 1851 comme une « intenable identification ou mélange (*Identifizierung oder Vermischung*) de l'un et de l'autre que l'on constate de plus en plus souvent en science », et ajoute que « vouloir identifier le spirituel et le matériel » conduit à « une incurable confusion de la langue et des concepts »...⁴¹ Il n'est donc pas question de pouvoir rabattre le psychique

39. Michael Heidelberger, *op. cit.*, pp. 76-78.

40. « *Identität dessen, was doppelt auf doppeltem Standpuncte erscheint* », *Elemente I*, p. 6.

41. *Zend-Avesta, op. cit.*, t. 2, p. 149.

sur le physique, de considérer les processus physiques – et notamment les processus cérébraux – comme synonymes des processus mentaux, et donc de penser qu'il n'y pas de différence entre des configurations neuronales et des expériences subjectives. Bien loin d'être intensionnelle et de dénoter une égalité ontologique réductrice, l'identité selon Fechner est extensionnelle, en tant que ses termes renvoient à la même réalité, les descriptions physiques ou neuro-physiologiques et celles psychologiques ou mentales co-référant à la même chose, se rapportant aux mêmes *denotata*, tout en restant distinguées⁴². Une distance réaffirmée au début des *Elemente* par cette formule extraordinaire de poids et de destination philosophiques à nos yeux d'aujourd'hui, et qui résumerait à elle seule *a contrario* le physicalisme radical régnant actuellement dans les neurosciences : « Il y a une différence entre penser avec le cerveau et regarder dans le cerveau de celui qui pense »...⁴³

L'histoire nous apprend qu'avant même cette lecture naturaliste devenue hégémonique, la théorie de l'identité avait dès le derniers tiers du XIX^e siècle divisé les héritiers plus directs de Fechner. Car si le parallélisme psychophysique s'imposa de façon très majoritaire tant en psychologie qu'auprès des physiologistes, sa forme exacte fit cependant débat. Comme le résume efficacement M. Heidelberger, il s'est agi de trancher entre ces deux options que nous avons vues en tension dans la pensée de Fechner : une option prudente, empirique, consistant à s'en tenir aux faits simples, pour laquelle le parallélisme ne pouvait être qu'une heuristique de recherche – avec ceci qu'il fallait alors renoncer à l'explication de la corrélation que l'on remarquait entre processus physiques et physiques –, et une autre, qui fournissait quant à elle une explication – la plus simple possible, de surcroît – de cette régularité, à savoir précisément la théorie de l'identité, mais qui dépassait ce faisant le domaine immédiat des faits et ouvrait au panpsychisme ou à la métaphysique⁴⁴. C'est ainsi que, placés à leur tour, dans les années 1920, face à la question psychophysique, qu'ils déclarent l'un et l'autre le problème fondamental de la philosophie, les deux penseurs les plus importants du Cercle de

42. Selon la terminologie employées à l'endroit de Herbert Feigl par Léna Soler, « La thèse feiglienne de l'identité du mental et du physique. Une reconstruction rationnelle », in Bernard Andrieu (éd.), *Herbert Feigl. De la physique au mental, op. cit.*, pp. 37-68 (ici pp. 62-64).

43. « *Es ist ein Unterschied, ob man mit dem Gehirne denkt, oder in das Gehirn des Denkenden hineinsieht* », *Elemente I*, p. 4.

44. *Op. cit.*, p. 99.

Vienne eurent à prendre position. Moritz Schlick opta pour le réalisme de la seconde option, qu'il tira cependant du côté d'un parallélisme du double langage (ou de la double description) de sorte à neutraliser les conséquences indésirables liées à la part de non-observable qu'elle comporte⁴⁵; alors que ses tendances anti-métaphysiques portèrent de son côté Rudolf Carnap à accepter le parallélisme en tant qu'hypothèse de travail purement heuristique, mais à rejeter la thèse de l'identité en raison de l'énoncé d'essence que cette thèse formule à propos de la relation psychophysique. Un énoncé à prétention extra-scientifique (la science s'interrogeant sur les dépendances fonctionnelles – logiques – et non sur les relations d'essence), et une identité dont il écrit qu'elle « restera un mot vide aussi longtemps que l'on ne peut indiquer ce qui doit être véritablement compris avec les expressions figurées de substrat, de face interne ou externe »⁴⁶. Sans doute est-on loin encore du réductionnisme naturaliste affirmant par hypothèse l'identité des processus et états mentaux avec des processus et états neurophysiologiques sous-jacents, avec charge donnée de s'enquérir de la réductibilité entière ou non des propriétés de ceux-là à la nature de ceux-ci⁴⁷. Pour autant les arguments de Schlick et de Carnap ne parviennent pas à dissiper entièrement l'impression que s'était entre-temps plus ou moins consciemment imposée une compréhension généalogique ou du moins positive de ce parallélisme; que la prédisposition à l'expérimentation, qui avait décidé de l'orientation à donner à ce rapport entre les aspects, avait bénéficié d'un surcroît de réalité, de sorte que la structure duale de l'expérience chez Fechner dût en fin de compte traduire une dualité effective, située du côté « physique », ou saisie dans cette perspective. Carnap, du reste, reproche à la théorie de l'identité de ne pas reconnaître la dualité des catégories d'*objets*⁴⁸. L'horizon est sans conteste celui de la science et des objets constitués. Comme si « psychique » et « physique » pouvaient sans reste être abordés indépendamment de leur phénoménalisation,

45. Il parle dans une lettre du 20 mars 1927 adressée à Ernst Cassirer de son « parallélisme inoffensif de deux formations conceptuelles différentes », qu'il oppose au « parallélisme des deux "faces" ou "formes phénoménales" du réel ».

46. *La construction logique du monde* (trad. Th. Rivain, revue par E. Schwarz), Paris, Vrin, 2002, § 22, p. 84.

47. Voir par exemple le programme présenté par Jaegwon Kim, *La survenance et l'esprit*, vol. I: *L'esprit et la causalité mentale* (trad. S. Dunand & M. Mulcey), Paris, Ithaque, 2008, chap. VIII.

48. « *Die Zweiheit der Gegenstandsarten* », *op. cit.*, p. 83. Nous soulignons.

donnés à part leur accès, sans points de vue, ou que ceux-ci fussent déjà saisis selon la seule perspective « externe », dans laquelle le physique et le psychique peuvent apparaître en relation – ce qui n'est pas conforme à la pensée de Fechner, nous l'avons vu, pas plus bien sûr que ne l'est le naturalisme inhérent à la psychophysique chez Carnap dont parlera Xavier Verley plus loin dans ce volume. Là, dans cette manière d'aspiration d'un point de vue par l'autre, où l'on verse insensiblement du côté du seul « physique », se sera peut-être joué le destin de la psychophysique, et avec elle un pan entier de la pratique philosophique aujourd'hui.

On en trouve du reste un autre témoignage dans la tendance que l'on constate chez maints commentateurs à surdéterminer dans leurs présentations la dépendance fonctionnelle des événements psychiques à l'endroit des événements physiques, en dépit de la lettre du texte fechnerien. Comme s'il s'agissait de s'autoriser de cette déclaration des *Elemente* selon laquelle « dans la mesure où le psychique peut être considéré comme fonction directe du physique, le physique peut être appelé le porteur (*Träger*), le support (*Unterlage*) du psychique – et les capacités physiques de support sont nommées psychophysiques »⁴⁹ pour estimer que la loi psychophysique exprime en fin de compte une généalogie réelle, et que le matérialisme méthodologique devait recouvrir un matérialisme d'abord ontologique.

Toujours est-il que, comme on l'a vu, le projet formulé par la discipline psychophysique de « répondre exactement » à la question de savoir ce qui « va de pair dans le monde corporel et le monde mental » et de dégager une loi pour cette correspondance du physique et du psychique pose pour des raisons méthodologiques la question à partir du physique, plus directement accessible à la mesure :

Une raison pour la psychophysique de privilégier l'approche à partir de la dépendance de l'âme vis-à-vis du corps plutôt que de celle contraire tient à ce que seul le physique est immédiatement accessible à la mesure, alors que la mesure du psychique peut être obtenue seulement en tant qu'elle en est dépendante, comme on le verra plus tard. Cette raison est décisive et détermine la direction de la démarche pour la suite.⁵⁰

49. *Elemente I*, p. 10.

50. *Ibid.*, p. 9.

« Théorie exacte » – donc scientifique – des relations entre le corps et l'âme, la psychophysique entend rendre compte quantitativement de la relation fonctionnelle qu'elle déclare entre eux. Il y faudra donc un dispositif de mesure, et une fonction numérique qui en ordonne les résultats. En conséquence, Fechner se tourne pour commencer vers les phénomènes psychologiques les plus simples et les plus faciles à observer, c'est-à-dire vers l'activité sensorielle : ce sont les sensations qui serviront de socle à la psychophysique. Ce qui suppose une compossibilité de ces sensations avec la mesure, précisément, autrement dit un caractère quantitatif de la sensation – ce que Bergson dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* dénierait avec force. Fechner ne se montre guère embarrassé pour sa part :

En général on ne peut pas nier que le spirituel est sujet à des relations quantitatives. Après tout, on parle bien d'une force plus ou moins grande des sensations ; il y a une force différentes des pulsions, il y a des degrés plus ou moins grands d'attention, de vivacité des souvenirs et d'imagination, de clarté de la conscience en général, comme d'intensité des pensées particulières.⁵¹

On a connu plus précis en fait de justification, mais c'est ainsi. Pour autant, même une fois admis ce caractère chiffrable des sensations, la possibilité d'une mesure précise n'est pas donnée : si l'on peut assez facilement comparer deux sensations – celles du moins que Fechner qualifie d'intensives⁵² –, et dire qu'un poids est plus lourd que l'autre, que cette lumière est plus forte que cette autre, on n'a pas pour autant une mesure de leur différence de poids ou d'intensité. Comment parvenir à dire qu'une sensation est deux fois, ou trois fois plus forte qu'une autre ? Comment rapporter *précisément* une sensation à une autre dont la force sera prise comme unité ? Fechner reconnaît le premier qu'« il ne sera jamais possible de placer une sensation directement sur une autre, de façon à effectuer une mesure de l'une par l'autre »⁵³ ; en revanche, on peut mesurer la sensation par l'intermédiaire d'une excitation : il y suffit

51. *Ibid.*, p. 55.

52. Il distingue en effet les sensations intensives (*intenzive*) de celles extensives (*extenzive*), selon la nature de ce qui est perçu : la sensation de la lumière sera dite intensive, la perception d'une étendue sera extensive (*ibid.*, p. 15).

53. « *Es wird niemals möglich sein eine Empfindung unmittelbar so über die andere zu legen, dass ein Mass der einen durch die andere erwüchse* », *ibid.*, p. 57.

d'une relation fonctionnelle entre cette excitation et la sensation (c'est-à-dire qu'à des quantités déterminées de l'excitation correspondent des quantités déterminées de la sensation⁵⁴). La psychophysique s'établit de la sorte sur les rapports d'intensité à mesurer entre des stimuli (dont la science sait déjà calculer l'intensité) et des sensations. C'est donc par l'« extérieur », via la stimulation physique, répétable et mesurable, que se rend possible une science des rapports entre « physique » et « psychique ». La psychophysique sera ainsi tout d'abord *externe* (basée donc sur « les relations fonctionnelles *médiates* de l'âme et du corps », comme le formule Fechner⁵⁵), occupée à relier des grandeurs aisément accessibles sur le plan expérimental, ou, si l'on préfère, à corrélérer des phénomènes psychologique avec des phénomènes physiques⁵⁶.

La suite est largement connue : Fechner va pour quantifier ces rapports d'intensité reprendre et élargir la loi de Weber, laquelle, si elle constatait bien déjà une relation fonctionnelle entre une différence de sensation et le rapport des excitations correspondantes, en restait à ce constat d'un seuil différentiel relatif, et tirer l'équation logarithmique de cette relation – équation pour laquelle il propose lui-même plusieurs expressions mathématiques⁵⁷ – et qu'il exprime comme la *Formule fondamentale de la psychophysique* : « La sensation croît comme le logarithme de l'excitation ». Une formule que viendra vérifier la batterie de mesures et de tests exposés par le menu dans les *Elemente*.

Mais Fechner ne s'arrête pas là : la psychophysique doit parvenir aussi à la mesure du rapport entre les « relations fonctionnelles immédiates de l'âme et du corps », c'est-à-dire entre les processus du cerveau et les sensations qui en dépendent directement. Une mesure plus essentielle pour la psychophysique que celle entre la sensation et le stimulus inducteur, parce que tout d'abord elle en constitue en réalité le substrat. La psychophysique externe peut bien mesurer la relation entre l'intensité d'une sensation et l'énergie du stimulus qui l'a produite, mais nous n'en avons pas pour autant le rapport de cette sensation à sa substraction

54. Serge Nicolas, « La fondation de la psychophysique de Fechner : des présupposés métaphysiques aux écrits scientifiques de Weber », *L'année psychologique*, 2002, vol. 102, n° 2, pp. 255-298 – ici 268.

55. *Elemente I*, pp. 10-11. Nous soulignons.

56. Serge Nicolas, *op. cit.*, p. 257.

57. Voir les pages très précises que leur consacre Isabelle Dupéron (*op. cit.*, pp. 52-57).

cérébrale. Fechner va donc doubler la psychophysique externe d'une psychophysique *interne*, laquelle reconduit pour le rapport entre l'intensité d'une stimulation neuro-cérébrale et l'intensité de la sensation éprouvée de façon concomitante la loi qui valait pour la psychophysique externe. Une reprise que Fechner légitime d'une façon qui n'est pas sans hardiesse en déclarant que

l'activité mentale supérieure n'est pas moins sujette à la détermination quantitative que l'activité sensorielle, l'activité d'ensemble de l'esprit l'est tout autant que les détails de la vie psychique.⁵⁸

De fait, si elle est au fond la « véritable » psychophysique en ce que, proposant une relation fonctionnelle entre l'activité neuro-cérébrale et l'énergie de la sensation, elle serre au plus près la relation entre « physique » et « psychique », la psychophysique interne telle que les *Elemente* la déroulent repose sur un pari ou une vraie gageure, puisqu'elle intervient dans un domaine où la connaissance fait presque entièrement défaut : on ne sait à peu près rien en 1860 de la nature des processus cérébraux. Mais cela ne décourage pas Fechner, lequel, distinguant la question de la nature de l'activité cérébrale de celle qui concerne les rapports quantitatifs de cette activité avec les processus psychiques qui leur correspondent, affirme la possibilité d'une connaissance quantitative de ces rapports même en l'absence d'une connaissance des processus en jeu. Il y suffit, argumente-t-il, d'y transposer les fondements de la psychophysique externe, c'est-à-dire supposer tout d'abord que la formule logarithmique peut être transférée telle quelle, en remplaçant simplement l'énergie du stimulus par celle du processus neuro-cérébral induit par l'action de ce même stimulus, et en postulant encore que l'énergie de ce processus neuro-cérébral est linéairement proportionnelle à celle dudit stimulus⁵⁹. Il n'entre pas dans notre propos d'aller plus avant dans le détail, ni d'exposer la modélisation par Fechner du fonctionnement cérébral selon un schéma ondulatoire symbolisant l'ampleur de la variation de l'énergie globale du système neuro-cérébral⁶⁰. Nous nous concentrerons plutôt sur ce que Fechner prend bien garde d'éviter dans l'éla-

58. « *Somit unterliegt das höhere Geistige nicht minder als das sinnliche, die Thätigkeit des Geistes im Ganzen nicht minder als im Einzelnen quantitativer Bestimmung* », *Elemente I*, p. 55.

59. Isabelle Dupéron, *op. cit.*, p. 66.

60. Voir pour cela les pages 71-74, *ibid.*

boration de sa psychophysique interne. À la considérer, et à se souvenir qu'elle constitue la psychophysique véritablement, on pourrait être tenté de se demander s'il est bien pertinent en fin de compte de parler d'une corrélation entre le corps et l'esprit plutôt que d'une corrélation entre le cerveau et l'esprit. Le « double aspect » ne manifesterait-il pas plutôt le parallélisme de l'activité neuro-cérébrale et de l'activité mentale ?

Or, à rebours de ce qui est aujourd'hui la pente spontanée de la philosophie de l'esprit comme des neurosciences et porte quasi-immanquablement au réductionnisme et à la naturalisation, Fechner affirme fortement que c'est le corps dans son entier qui constitue la face extérieure de l'esprit. Au chapitre XXXVII « Sur le site de l'âme » (*Über den Sitz der Seele*) du deuxième volume des *Elemente*, il fait voir en effet qu'une activité mentale n'est possible qu'associée à un corps vivant, c'est-à-dire un système ordonné de parties constitutives formant une unité fonctionnelle. Les différents organes du corps concourent à conserver la vie de l'ensemble, et donc celle de l'âme ; on ne saurait alors isoler le cerveau ou le système nerveux pour les considérer séparément, puisque précisément ils ne vivent pas à part du reste du corps. Le psychisme, pour le dire d'un trait, a pour substrat matériel l'ensemble de l'organisme. Plus encore, on lit à la page 384 :

Dans la mesure où toutes les parties du corps se réunissent en une collaboration solidaire en vue de garder l'âme en vie, et tiennent même ensemble par cette performance vitale, aussi longtemps que l'âme correspondante reste en vie, on peut dire du corps entier qu'il est âme.⁶¹

S'il faut parler d'une influence du corps sur l'âme, c'est de celle-ci. Laquelle permet nonobstant à Fechner de réaffirmer dans cet horizon naturel la réversibilité qu'il n'a cessé de répéter de cette dépendance, et qui renvoie à l'unité fonctionnelle qu'est l'être humain. Le corps tout entier, et non le seul cerveau – auquel le psychisme ne saurait se limiter –, constitue le substrat de l'activité psychique, tout comme celle-ci seule assure l'unité et la finalité manifestées par l'organisme vivant sur le versant matériel des phénomènes⁶². L'esprit n'est pas le cerveau, et une

61. « ...kann man den ganzen Körper beseelt nennen », *Elemente II, op. cit.*

62. Isabelle Dupéron, *op. cit.*, p. 41, qui précise que le cerveau et le système nerveux ne peuvent pour Fechner être considérés à bon droit que comme la condition privilégiée de l'existence des processus psychiques *conscients* ou susceptibles de le devenir – soit d'une partie seulement du psychisme –, et qu'existe à part eux la place pour un psychisme

correspondance termes à termes entre événements cérébraux et événements mentaux ne pourrait donc constituer le fin mot du psychique, fût-il entendu selon cette seule perspective positive. Aussi bien, lui-même un organe, le cerveau est pleinement corporel, quand bien même il domine la vie biologique de l'organisme, recueille les informations et contrôle les mouvements conscients indispensables à la subsistance du corps entier, réalisant de la sorte, comme le formule encore Isabelle Dupéron, la contrepartie matérielle des activités psychiques qui visent à l'élaboration des stratégies de survie. Il ne se présente que comme l'aspect fonctionnel de l'âme sur le plan somatique, cette âme constituant l'autre face – spirituelle – du corps vivant pris *dans son entier*⁶³.

Tournant résolument le dos à qui croirait pouvoir profiter de cette dépendance biologique de l'activité mentale pour en finir avec les configurations de l'expérience aussi bien qu'avec un « psychisme » envisagé de cette façon « physique », puis déclarer que le corps – compris comme « le matériel » – assure à lui seul en tant que tel cette fonctionnalité auto-conservatrice ainsi que toutes les activités que l'on peut constater dans le monde, et se mettre en quête de la généalogie naturelle de cet esprit naturel en laquelle s'éluciderait finalement la question humaine et s'achèverait une bonne fois la philosophie, Fechner propose une voie autrement plus prudente et fine. Plutôt que d'en conclure que le « physique » est lui-même en bout de compte le « psychique », et se débattre ensuite avec l'inutile problème du « dualisme des propriétés » – lequel aura surtout trahi son origine toute dualiste elle-même, en plus de signaler ce glissement opéré d'un mode alterné de présence du réel à une réalité monostatique – avant parfois de déclarer illusoire ce qui se constate pourtant, il donne à voir que le corps, ou le « corporel », n'est pas réductible au « physique » ni à la « matière », contrairement à ce que veut l'identification ruineuse au départ de la quasi-totalité des arguments actuels... Peut-on regretter que les *Elemente* ne soient pas allés plus loin ou n'aient pas été plus explicites quant à la nature du *Leib*, corps propre, corps vécu, qui dans la tradition philosophique du XIX^e siècle déjà, avant sa ressaisie au XX^e siècle par la phénoménologie, avait été nettement démarqué de la simple et abstraite « matérialité » du

comme « intelligence interne qui ne pense pas et ne dit pas son nom, mais qui est précisément le "plan" unificateur et intégrateur du fonctionnement organique », rendant possible l'apparition des phénomènes conscients (p. 42).

63. *Ibid.*, p. 44.

« physique » dans le souci d'assigner à la corporéité sa dimension percevante et existentielle ? À tout le moins est-il difficile d'ignorer, si on le lit d'un peu près, que chez Fechner, hormis le moment de l'expérience où ils mobilisent tour à tour de façon exclusive le champ perceptif, « physique » ne signifie pas « non-psychique » ou « non-mental », pas plus que « psychique » ou « mental » n'impliquent en retour « non-physique », selon cette alternative régressive issue d'un dualisme qui s'ignore et qui selon John Searle conduit infailliblement au matérialisme, son plus beau fleuron⁶⁴, gage d'une métaphysique précritique qui sert de toile de fond aux débats contemporains.

En retrouvant par la voie psychophysique, à partir du primat méthodologique accordé à l'un des membres de la concomitance du corps et de l'esprit, du « physique » et du « psychique », cette coextensionnalité elle-même en son indivisibilité réelle, Fechner aura récusé par avance l'attitude naturaliste et son postulat épistémologique de départ – ou sa façon de lester ontologiquement ses présupposés épistémologiques –, seule à pouvoir croire en l'équivalence entre « penser avec le cerveau » et « regarder le cerveau qui pense ». Un siècle et demi après leur parution, la forte leçon adressée par les *Elemente der Psychophysik* d'une cogénéritivité des conditions de l'expérience et de la nature interdisant que l'on tranche entre elles pour décréter une priorité effective de l'une sur l'autre – une cogénéritivité indivise dans laquelle un Schopenhauer, décédé cette même année 1860, pouvait voir l'estampille de toute théorie de la connaissance responsable – n'a semble-t-il rien perdu de son relief ni de son urgence.

64. « Je crois que si vous prenez ces catégories au sérieux – les catégories du mental et du physique, de l'esprit et du corps [où “physique” implique “non mental” et “mental” implique “non physique”] comme le fait tout dualiste conséquent, alors vous ne pourrez pas, en définitive, échapper au matérialisme. Le matérialisme est ainsi en un sens le plus beau fleuron du dualisme... », John Searle, *La redécouverte de l'esprit* (trad. Cl. Tiercelin), Paris, Gallimard, 1995, p. 51.